

Les Trous  
de mémoire  
d'Alastair Morgan



**Jean Paris**

**Les Trous  
de mémoire  
d'Alastair Morgan**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022  
ISBN : 978-2-312-12630-2

*Que soient remerciés ici tous les amis qui ont lu  
et critiqué les diverses versions de ce texte.*



PREMIÈRE PARTIE

Été





## New York

Au-dessus de la marquise illuminée, d'énormes lettres rouges annonçaient *Copycats*, de Clyde Tompkins, avec dans les rôles principaux Thelma Benoît, Jessie Woodoo et Sheriff Munster. La foule déversée par le music-hall se dispersait sur les trottoirs de Broadway, de Times Square et de la 45<sup>ème</sup> rue, le long desquels les taxis à hydrogène à damiers bleu ciel-et-blanc progressaient avec difficulté. L'un d'entre eux prit en charge un couple particulièrement élégant – sympathique perspective de gros pourboire. Alastair Morgan, la soixantaine bien bâtie, le cheveu gris court et dru, le visage las, en costume impeccable sous une écharpe beige et un grand pardessus noir, s'effaça pour laisser passer Jenny Fleming, mince blonde en fourreau blanc, 25-30 ans, soigneusement maquillée, collier de perles noires, une étole de soie turquoise sur ses épaules dénudées, à la main une cape gris clair. Jenny se glissa avec souplesse jusqu'au fond de la banquette. Morgan entra à son tour et s'assit lourdement. Le chauffeur commanda la fermeture de la portière.

– Au *Swooning Swan*, s'il vous plaît.

– Le *Swooning Swan* ? dit Jenny, serrant légèrement dans sa main droite les doigts de la main gauche de Morgan. Ça, c'est drôlement gentil. Vous savez que je n'y suis jamais allée ? C'était un de mes rêves depuis longtemps.

Elle posa la tête sur l'épaule de Morgan, qui l'enveloppa d'un bras affectueux. Tandis que le taxi se dirigeait vers Soho, la nuit bariolée d'un samedi soir à New York défilait autour d'eux, parfois obscurcie à la traversée d'une rue résidentielle plus sombre où les passants déambulaient par couples et petits groupes. Arrêté à un carrefour, le chauffeur admirait à travers la vitre de séparation, dans son rétroviseur panoramique, le fin visage de Jenny et les cheveux blonds qui tombaient en boucles souples sur sa gorge pâle et son bustier blanc. Du bout des lèvres, elle taquinait le lobe de l'oreille de Morgan, qui se tourna vers elle pour l'embrasser. Le chauffeur regarda devant lui et redémarra. Il déposa ses passagers devant le restaurant et s'éloigna en silence. *Il y en a quand même qui ont de la chance*, pensa-t-il en revoyant la svelte silhouette claire de Jenny se profilant sur la masse sombre de Morgan. *Du diable si c'est un couple légitime, celui-ci. Et le bonhomme doit être diantrement riche.* Hypothèse que le montan du pourboire ne démentait pas.

Débarrassés de leur vestiaire, Jenny et Morgan furent conduits à une table ronde isolée sur laquelle les attendaient deux verres tulipes élançés et une demi-bouteille de champagne au frais dans son seau

de cristal. Un brut RD, millésime 2035, de chez Merchelain, tout petit producteur indépendant ignoré du grand public.

– Que Monsieur me fasse signe lorsque vous désirerez être servis, murmura le maître d’hôtel en déposant deux menus sur le bord de la table.

Morgan interrogea Jenny du regard. Elle lui sourit, yeux gris pétillants et irrésistibles fossettes, et inclina gracieusement la tête.

– Vous pouvez le verser, dit Morgan.

Le maître d’hôtel fit un signe au sommelier qui attendait discrètement. Celui-ci ôta prestement coiffe et muselet, tira en le tournant le bouchon qui se désengagea du goulot sans le moindre bruit, emplît délicatement les deux verres et s’éloigna. Morgan mira le vin.

– Voyez comme les bulles sont fines ! C’est l’indice d’une maturation très lente.

Il y eut un bref silence.

– Jenny, c’est toujours un tel plaisir de vous revoir !

Ils trinquèrent en douceur.

– Humez le bouquet, dit Morgan. Rien qu’au nez, on peut deviner qu’il s’agit d’un assemblage de chardonnay et de pinot noir, pas de pur chardonnay comme le blanc de blancs de chez Deutz que nous avons bu samedi dernier. En bouche, cela lui donne un caractère nettement distinct. Je préfère personnellement les purs chardonnays, mais j’avoue apprécier de temps en temps cette sorte de touche d’exotisme.

*Tant que ce goût de la variété se limite aux champagnes...* songea Jenny tout en essayant en vain de percevoir les nuances aromatiques que lui indiquait Morgan.

Après une rencontre fortuite dans la parfumerie d'Elisabeth St. où elle travaillait, une demi-douzaine d'expositions visitées de conserve, deux mois de sorties quasi-hebdomadaires et un long week-end du 4 juillet passé ensemble dans un parc naturel des Rocheuses, son compagnon de soirée lui restait toujours mystérieux. Gentil, prévenant, raisonnablement amusant dans sa conversation, amant attentif et généreux, il gardait pour elle de larges pans de mystère. Il était tacitement convenu entre eux qu'elle ne cherchait pas à découvrir son identité – pour elle, il était « Al » –, et il ne lui parlait jamais de sa profession, même s'il était clair qu'elle était à la fois très bien rémunérée et extrêmement fatigante. A telle remarque qu'il avait faite à l'occasion, elle se doutait qu'il avait une formation technique poussée. Un industriel, très probablement, sans doute dans une technologie de pointe. Rien là de bien mystérieux ni passionnant. En revanche, la mémoire très sélective de Morgan restait pour elle un sujet de perplexité. « Al... Zheimer », le surnommait-elle quelquefois pour elle-même, tant ses trous de mémoire étaient fréquents et bizarres.

Ils avaient passé leurs commandes et s'amusaient avec les mises-en-bouche. Morgan faisait la

conversation. Il lui parlait des « Prix Darwin », une tradition vieille de plusieurs décennies.

– Le prix Darwin récompense chaque année l’individu qui s’est tué de la façon la plus stupide possible.

Jenny haussa les sourcils, curieuse.

– Pourquoi le prix Darwin ? Je n’ai jamais lu Darwin, mais il me semble que c’était un très grand savant, non ?

– Tout à fait, un des penseurs les plus profonds que le monde ait connus. Mais Darwin est – avec Alfred Wallace – le premier naturaliste à avoir réalisé que les actions des individus affectent le pool de gènes de l’espèce à laquelle ils appartiennent, faisant évoluer celle-ci. On ne connaissait pas l’existence des gènes à l’époque de Darwin. Plus exactement, un obscur moine morave, Gregor Mendel, était en train de les découvrir dans le jardin potager de son monastère de Brno. Darwin n’a pas connu le travail de Mendel et n’a jamais su par quel mécanisme les individus transmettent leurs caractéristiques à leur descendance, mais il a réalisé qu’un tel mécanisme existe et qu’il peut expliquer l’adaptation progressive des espèces à leur environnement. Pour reprendre la terminologie habituelle, l’individu que ses gènes rendent le plus apte, le plus performant, va statistiquement laisser davantage de descendants et, par là, « tirer » les caractéristiques de l’espèce en direction des siennes. C’est, entre autres arguments, ce qui a amené Darwin à proposer sa théorie de l’évolution des espèces. Celle-ci a suscité une gigantesque controverse